

POLICE MAGAZINE



LE DÉPART POUR LE BAGNE

Photo prise quelques jours avant le départ du « La Martinière » pour Cayenne emportant un convoi de forçats. Dans la cour du pénitencier de l'île de Ré, des forçats viennent d'arriver et vont être « hospitalisés » en attendant le grand départ. (Wide World.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e

Téléphone : TRINITÉ 72.96

Compte chèques postaux : 1475-65

**POLICE
MAGAZINE**

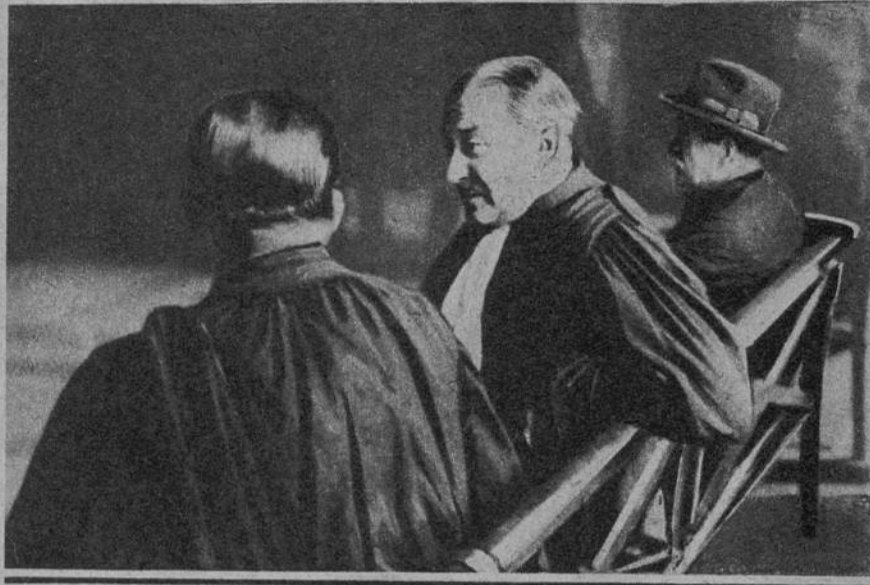
ABONNEMENTS

Remboursés, en grande partie, par de superbes primes

FRANCE... Un an (avec primes). 50 fr.
Un an (sans primes). 37 fr.
Six mois 26 fr.
ÉTRANGER... Un an 65 fr.
Six mois 33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois.
en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

TRIBUNAUX



COMIQUES

Accident de la Circulation

L'audience de la XIII^e chambre correctionnelle commence aujourd'hui par un accident de la circulation.

Pour chaque affaire, un plan plus ou moins grossièrement fait est apporté sur le bureau du président, qui tente — mais presque toujours en vain — de comprendre ce qui s'est passé.

Depuis dix minutes, par exemple, témoins, avocat de l'automobiliste, coupable et représentant de la partie civile viennent, en promenant leur index sur le plan des opérations, dire ce qu'ils croient — surtout ce qu'ils voudraient bien — être la vérité.

C'est ici qu'il a croisé le cycliste, donc il n'allait pas vite, sans quoi le cercle décrit par la voiture eût été plus grand.

— Pardon, c'est ici que la collision a eu lieu.

— Vous y étiez ?
— Et vous ?
— Du calme, messieurs, intervient le président. Je crois d'ailleurs avoir compris. L'auto a décrit cette courbe et le cycliste celle-ci, en conséquence...

— Pardon, mon président, interrompt un agent, qui, témoin dans l'affaire, est le seul ayant tout vu, vous faites erreur. Vous tenez le plan à l'envers !

Et voilà dix longues minutes qu'on discutait en vain sur un plan placé à l'envers. Mais le président ne se démonte pas pour si peu.

— Jugement à huitaine, annonce-t-il. Et il ajoute, blagueur :

— Je crois bien que, chaque fois qu'une pareille affaire se présente ici, on place le plan à l'envers. Désormais, j'aurai soin qu'on le place à l'endroit et tout ira beaucoup plus vite.

Le chapitre des Robes

Il est aussi question de robes, aujourd'hui, à la correctionnelle.

Dans le box des accusés, un pauvre être aux cheveux coupés à la chien, au teint pâle, aux yeux fatigués.

Devant la barre, un gros avocat au visage bouffi de l'homme qui a trop bien déjeuné.

La fille — car c'en est une — est accusée d'avoir mordu les agents qui l'arrêtaient, sa carte n'étant pas en règle.

L'accusée a expliqué que les agents l'avaient brutalisée, qu'ils voulaient la faire marcher plus vite qu'elle ne le pouvait, qu'elle les a mordu pour leur faire lâcher prise et reprendre sa respiration.

Elle dit tout cela par la voix lente, monotone, endormie de son défenseur.

Le tribunal visiblement s'impatiente.

Elle volait sa maîtresse !

Une petite bonne à l'air ingénu de Bécassine est dans le box.

Le président lui reproche :
— Vous ne vous entendiez pas avec vos patrons, ce n'était pas une raison pour partir de chez eux avec les bijoux de Madame.

— C'est par erreur que je les ai pris.
— Voyons, on les a trouvés dans votre malle.

— Par erreur.
— C'est donc par erreur que vous êtes une voleuse.

— Oui... non... je ne sais pas.
— Que faisiez-vous avant de servir chez M. et Mme... ?

— J'étais déjà bonne. J'ai toujours été bonne.

— Bonne, hum !... Oui, je comprends, vous entendez, en prononçant ce mot, non point vous vanter de votre bonté, mais définir votre état. Vous étiez bonne.

— A tout faire.
— Oui, même à voler.

— Et vous n'avez pas pensé à vos parents, à votre pauvre maman ? Que doit-elle dire depuis qu'elle sait que sa fille est une voleuse. Car on le lui a certainement dit.

— Elle est sourde.
— Est-elle heureuse la pauvre !

Le public rit, l'accusée pleure.

— Dans votre précédente place, n'avez-vous pas eu déjà une histoire ?

— Oh ! pour un rien, monsieur le juge, pour une ombrelle que je croyais qu'elle était à moi et qu'elle n'était pas à moi. Mais mes patrons ne m'en ont pas voulu pour ça, ils m'ont simplement remerciée.

— Ils ont été bien bons de vous remercier.

— Comme la petite bonne pleure et que ses derniers patrons sont rentrés en possession de leurs bijoux, on ne lui inflige que deux mois de prison avec sursis.

— Sursis ? répète la bonne qui ne comprend pas.

— Oui, explique le président, vous ne les ferez pas cette fois-ci, mais à la prochaine condamnation ces deux mois s'ajouteront à ceux qu'on vous aura infligés.

La petite bonne hoche la tête et simplement constate :

— Ça fera beaucoup à ce moment-là !

Chèque sans provision

Une affaire de chèque sans provision suit. Le président demande à la victime si, à l'avenir, elle sera confiante de façon aussi ridicule.

— Ah ! non, est la réponse. Il y a décidément trop de malhonnêtes gens. Je suis payé pour le savoir.

— Dans ce cas, si vous êtes payé, ce n'est pas une raison pour retirer votre plainte.

Le président s'adresse alors au coupable, un jeune homme chétif et timide.

— Comment avez-vous pu signer un chèque sans provision. Vous ne pensiez pas que cela pourrait vous conduire ici ?

L'escroc se lamente :
— Dans toutes les professions (sic), on fait des bêtises.

Et l'accusé d'ajouter :
— Mais je promets de payer un jour ou l'autre.

— Le tout est de savoir ce que vous entendez par : « l'autre », raille le président.

Prison, amende, et l'on passe à un autre genre d'exercice.

Adultère

Les fidèles de la correctionnelle sont tous venus aujourd'hui. On a appris qu'un drame de l'adultère serait jugé.

Les femmes surtout sont là qui bavardent, et le municipal a dû, à plusieurs reprises, leur demander de faire silence.

— Elles en prennent de la graine ! grogne-t-il en haussant les épaules.

Mais comme les commérages redoublent, le président s'adresse à ces bavardes qui feraient beaucoup mieux d'être dans leur ménage :

— Ça ne vous gêne pas, mesdames, dit-il avec malice, que nous parlions aussi de ce côté du tribunal ?

Cette fois, le silence s'est fait.

La femme qui a surpris son mari en flagrant délit, car le mari est ici le coupable, bien que son épouse ait tiré sur lui, explique :

— J'ai eu beau le supplier, il est parti...

— Et le revolver ?... Il est parti aussi. Votre mari a eu de la veine, l'arme s'est enrayée.

— On me l'avait pourtant garantie.

— Qui ? Quoi ? le mari ou le revolver ? L'épouse a un geste vague que le président traduit ainsi :

— Oui, tous les deux.

Mais l'interrogatoire reprend.

— Aviez-vous l'intention de tuer ?

— Oh ! non.

— Alors, pourquoi avez-vous tiré ?

— Je voulais faire du bruit. Je n'ai pas visé. Au fond, ce n'est pas si grave.

— Oui, vous pensez qu'on va simplement vous infliger une amende pour tapage nocturne.

Jugement à huitaine, et le public est navré qui attendait des précisions d'alcôve.

Logique

Avant de quitter la XIII^e.

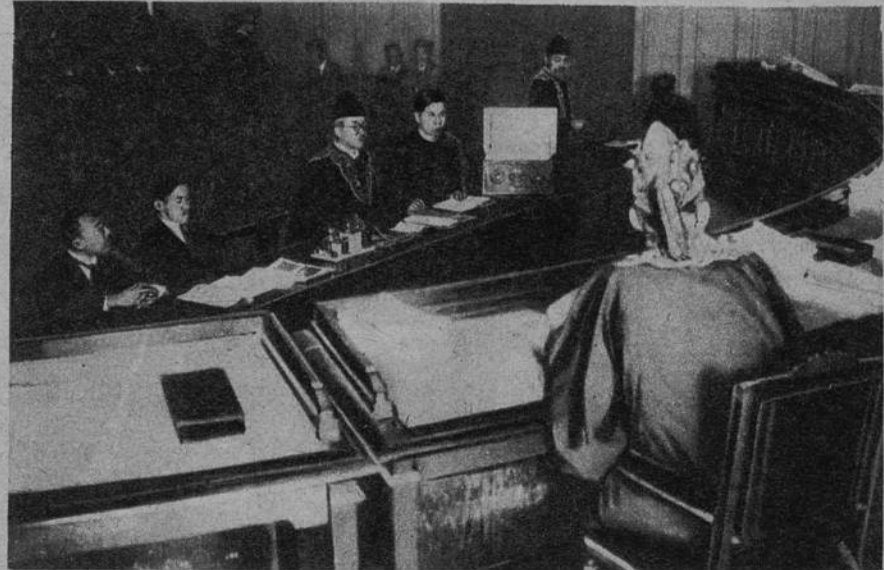
— Vous n'êtes pas au service de l'accusé ?

— Comment voulez-vous que je sois à son service, mon président, puisque c'est un voleur.

Le président lève les bras au ciel, désarmé.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

Les Agitateurs sont sévèrement punis au Japon



Les tentatives révolutionnaires au Japon sont très sévèrement réprimées. Les agitateurs comparaissent devant un tribunal spécial, sorte de cour martiale, dont les jugements sont sans appel. Les condamnations à mort sont fréquentes, les juges se montrent impitoyables.

Notre photo montre le tribunal spécial, au cours d'un procès de ce genre. L'accusé est debout, à droite, au second plan. Il est assisté de son défenseur. Au premier plan, on voit, de dos, le magistrat rendant son jugement. Devant lui, les greffiers et deux témoins.

LA VIE AMOUREUSE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Emile Landru, personnage touché qui a déjà eu maille à partir avec la justice, est acculé au crime par le manque d'argent. Il attire certaines femmes sentimentales et délaissées par des promesses de mariage, puis il les tue après leur avoir soutiré leurs économies. Mais il doit recourir sans cesse à l'assassinat, car ses victimes ne sont jamais très riches.*

CHAPITRE XI

NOUVELLE CRÉMATIION.

Lesté de l'argent que lui avait procuré cette dernière exécution, Landru songea à remplir ses devoirs de père de famille. Il alla retrouver sa femme et ses enfants, afin de passer avec eux les fêtes du Premier de l'an. A cette occasion, il sortit de la réserve de bijoux qu'il avait constituée au cours de ses multiples liaisons quelques objets destinés à être offerts en cadeaux. Il donna même quelque argent à sa femme, pour lui permettre de vivre et fit ainsi, à la table, familiale, figure d'homme aux mœurs patriarcales.

Il ne s'attarda pas, pourtant, dans la compagnie des siens. Solitaire par vocation, il ne supportait pas longtemps la société. Il retourna dès le lendemain dans son ermitage de Gambais et y vécut tout l'hiver comme un cénobite. Il avait de quoi manger et boire : cette satisfaction lui suffisait.

Il ne semblait pas pressé de se lancer dans de nouvelles aventures. Il continuait toutefois à correspondre avec deux femmes qu'il avait connues antérieurement, M^{mes} Collomb et Buisson, et profitait de ses loisirs pour figoler sa correspondance. Il trouvait sans effort des phrases pleines de sentiment et de délicatesse. Ainsi, écrivait-il un soir à M^{me} Collomb :

« Je désire surtout une femme de cœur, apportant une affection sincère, une charmante camaraderie, en même temps qu'une loyale et jolie tendresse. Il me semble que je la chérirais, si je sentais son épaule amie s'abandonner franchement, sans calcul ni frivolité, car j'ai vécu avec ma mère au cœur tendre, qui a, je crois, façonné le mien à sa sensibilité. »

Il s'arrêta, posa sa plume, se relut lentement comme un auteur qui travaille pour la postérité, — il y travaillait, en effet, mais sans s'en douter, — et, satisfait, sourit à son chef-d'œuvre.

Il se prenait à penser qu'il était vraiment un individu supérieur, et qu'il faisait un grand honneur à toutes ces pauvres dindes, en les éblouissant de sa prose. N'était-ce pas, en vérité, jeter des perles à des pourceaux ?

Non, sans doute, puisqu'il les faisait ainsi éperdues d'amour.

Il allait placer sous enveloppe la lettre dont le fragment précité était pour ainsi dire la conclusion, quand il réfléchit qu'il était vraiment regrettable qu'un tel chef-d'œuvre ne fût tiré qu'à un seul exemplaire. Il n'y avait pas de raison pour qu'il n'eût pas un double emploi.

Sur cette conclusion, il rédigea sur-le-champ une lettre destinée à M^{me} Buisson, dans laquelle il inséra, avec un scrupule touchant pour son texte, les mêmes phrases qu'il venait de composer.

Il poussa même la vanité d'auteur jusqu'à conserver le brouillon de son chef-d'œuvre, que barraient pas mal de ratures.

Quand il ne vaquait pas à quelque occupation ménagère, Landru allait faire de longues promenades dans la campagne, tantôt à pied, tantôt dans sa vieille camionnette, qu'il avait amenée et qui la plupart du temps demeurait au repos sous le hangar, car il ne lui jugeait pas une endurance suffisante pour la faire servir à ses déplacements.

Les jours coulaient ainsi dans une vie animale et paisible.

Une fois par semaine, il se rendait à Paris pour y chercher sa correspondance et y prendre les nouvelles de sa famille.

Ladite correspondance était régulièrement composée de deux lettres, venant l'une de M^{me} Collomb et l'autre de M^{me} Buisson.

Ses relations avec M^{me} Buisson se bor-



DE

LANDRU

Dès le commencement de l'instruction ouverte contre Landru, de sérieuses recherches furent entreprises dans l'étang de Gambais. Elles restèrent sans résultats. (Excelsior.)

naient à cet échange épistolaire. Il n'en était pas de même en ce qui concernait M^{me} Collomb, à laquelle il allait rendre visite de temps à autre, parce qu'il lui accordait le numéro un dans l'ordre de ses préoccupations. Celle-là devait fatalement, un jour ou l'autre, venir à Gambais et y connaître, après les feux de l'amour, ceux de la cuisine. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Ce n'était pas en vérité qu'il fût fêru d'amour pour cette femme au visage insignifiant, à la bouche grande, au menton un peu carré, et qui d'ailleurs



Pascal 27-4-19 1394

Marianne Pascal avait un teint mal, des yeux marrons, un nez droit et des lèvres sensuelles. (Rol.)

s'habillait mal, mais elle lui semblait suffisamment intéressante au point de vue financier. Ses petites économies n'étaient pas méprisables, pour un homme auquel l'argent liquide commençait à faire défaut, et qui entrevoyait sans enthousiasme, mais aussi sans appréhension excessive, le moment où la dure main de la nécessité le contraindrait à procéder à une nouvelle exécution.

Un soir d'avril, après avoir fait ses comptes, en commerçant avisé, il se convainquit qu'il était urgent de préparer au plus tôt les voies de son salut.

Au lieu de visiter M^{me} Collomb une seule fois dans la semaine, comme il en avait pris l'habitude, il lui fit, coup sur coup, trois visites, et se montra, à chacune d'elles, plus pressant et plus éloquent.

— Pourquoi attendre plus longtemps? disait-il. Il y a déjà des mois que nous nous connaissons, et nous connaissons bien. Vous répondez tout à fait, ma chère amie, aux aspirations les plus profondes de mon cœur et de mon esprit. Vous êtes douce, bonne, travailleuse, économe, aimante. Que pourrais-je souhaiter de plus? Si vraiment vous avez de moi une opinion seulement à moitié aussi flatteuse, il ne nous reste plus qu'à convoler.

La brave M^{me} Collomb, qui n'y voyait pas malice, répondit sans ambages :

— Je le veux bien. Fixez vous-même la date du mariage.

Il le fit, et la comédie habituelle recommença. Tandis que M^{me} Collomb annonçait à ses amis et à sa famille qu'elle était sur le point d'épouser un M. Cuchet, réfugié de Lille, propriétaire d'une usine et très riche, qui devait installer après leur mariage une industrie dans le Midi, Landru faisait à nouveau des démarches pour recouvrer ses introuvables papiers.

Mais il estimait, quant à lui, que le mariage n'était pas une fin inéluctable, et qu'on pouvait s'en passer. Il proposa donc à M^{me} Collomb de venir un dimanche à la campagne.

Cette invitation avait été faite un vendredi soir, au début de mai. Le dimanche suivant, M^{me} Collomb prenait le train pour Garancière, où elle trouvait à la gare son impatient fiancé juché sur le siège de la camionnette à sonnailles. Ladite camionnette l'emportait aussitôt vers Gambais, dans le jardin cette fois fleuri.

La campagne, quoique à peine verdissante, avait produit sur la bonne M^{me} Collomb un effet de rajeunissement personnel. Sa jeunesse lui revenait, semblait-il, par bouffées, et elle se serrait tendrement contre son cher Lucien. Son enthousiasme s'était encore accru en arrivant devant la coquette petite ville, qu'elle avait entrevue aussitôt, à travers sa sensibilité romantique, comme un nid d'amour.

Landru s'était excusé sur le manque de confort de l'intérieur. Mais elle avait répondu :

— Il est naturel que la maison d'un homme qui vit seul soit en désordre. Quand nous serons mariés, j'en ferai mon affaire.

Landru, touché de ce dévouement, répliquait :

— Charmante, charmante, pourquoi ce jour n'est-il pas déjà venu? Le soleil brûle mon jardin, mais ne réchauffe pas ma maison. Une fée y entrera, quand vous vous y installerez.

Il se taisait, puis reprenait peu après : — J'enrage de ces maudits papiers qui n'arrivent pas ! Il me font attendre mon bonheur, les coquins !

Elle répondait :

— Patience, mon ami, patience ! ils arriveront bien un jour.

Landru n'insistait pas, sur le moment, mais, après le déjeuner, où, en hôte plein de prévenances, il avait versé à son invitée des vins capiteux, il profitait de son léger trouble pour se rapprocher d'elle et prendre quelques privautés, dont elle ne s'offusquait pas d'ailleurs. Il tentait alors d'aller plus loin et s'efforçait de l'entraîner vers la chambre à coucher. Cette femme bornée, mais raisonnable, opposait à son dessein une invincible résistance.

— Que penseriez-vous de moi, répétait-elle, si je vous cédaï ?
— Je penserais, répondait Landru, que vous m'aimez beaucoup.

— Oui, mais plus tard, quand nous serions mariés, vous me le jetteriez à la tête ou vous vous permettriez d'avoir des soupçons à mon égard. Je ne veux pas de cela. Puisqu'il faut attendre, attendons.

Landru, battu, n'avait pas insisté. Mais le soir, alors que l'ombre se faisait sa complice, avant de reconduire à la gare cette femme vertueuse, il avait renouvelé son assaut. Il n'avait pas eu plus de succès. Elle avait refusé de passer la nuit chez lui. Il avait dû se résigner à la remettre au train.

Le lendemain, il retournait à Paris dans l'intention de renouer de plus actives relations avec M^{me} Buisson.

Celle-ci le reçut favorablement. Elle aussi voulait le mariage. Délaissant M^{me} Collomb, Landru s'occupa d'elle toute une semaine.

Ses affaires paraissaient aller au mieux, et il augurait de l'attitude de la dame qu'elle se montrerait moins récalcitrante que M^{me} Collomb, quand une circonstance imprévue vint tout gâter.

Il eut, en lui rendant visite, la désagréable surprise de trouver installé dans son logement un grand jeune homme, qu'elle lui présenta comme le fils dont elle lui avait déjà parlé et qui habitait Bayonne.

Il fit, malgré tout, bon visage à cet intrus. Mais une précision de M^{me} Buisson le rejeta dans la mauvaise humeur. Elle disait :

— Mon fils est venu à Paris pour entrer dans une usine. En attendant qu'il ait réussi, je le garderai avec moi.

Landru s'abstint de toute réflexion, mais en descendant l'escalier, il maugréait entre ses dents :

— Décidément, le hasard est contre moi ! Ce grand dadaï avait bien besoin d'arriver ici ! S'il avait seulement retardé son voyage de quinze jours !...

Sa mauvaise humeur était telle, qu'au lieu de retourner à Gambais, il jugea utile d'aller à nouveau rendre visite à M^{me} Collomb, à son domicile, rue Rodier, pour tenter d'avancer ses affaires de ce côté-là.

Lorsqu'il arriva, la dame venait de se mettre à table. Elle l'invita à dîner.

Le repas se prolongea. Landru fit des frais d'éloquence. Il en fit même de tels, que M^{me} Collomb se défendit beaucoup plus mal que la première fois contre ses entreprises.

Il triompha de ses derniers scrupules.

La situation s'améliorait. Elle redevenait pleine de promesses ; mais ne lui procurait encore aucun avantage immédiat.

Il poussa ses avantages durant les mois de juillet et d'août. A l'expiration de cette période, M^{me} Collomb était à point. Elle s'était décidée, comme toutes celles qui l'avaient précédée, à se passer des papiers qui n'arrivaient pas et avait accepté de cohabiter avec son fiancé dans un logement qu'il avait loué rue de Chateaudun. Elle avait donné congé de son propre appartement pour le 1^{er} janvier suivant.

Landru, qui lui avait emprunté 500 francs au mois d'août, lui soutirait à nouveau 800 francs dans les premiers jours de leur mise en ménage. Mais cette médiocre aubaine ne le tirait pas d'embarras. Il jugeait alors nécessaire de se créer d'autres intrigues et faisait paraître, le 13 septembre, dans le journal *la Presse*, une annonce ainsi libellée :

« Monsieur quarante-sept ans, situation 4 000 francs, désire mariage avec personne goûts simples, âge et situation en rapport. »

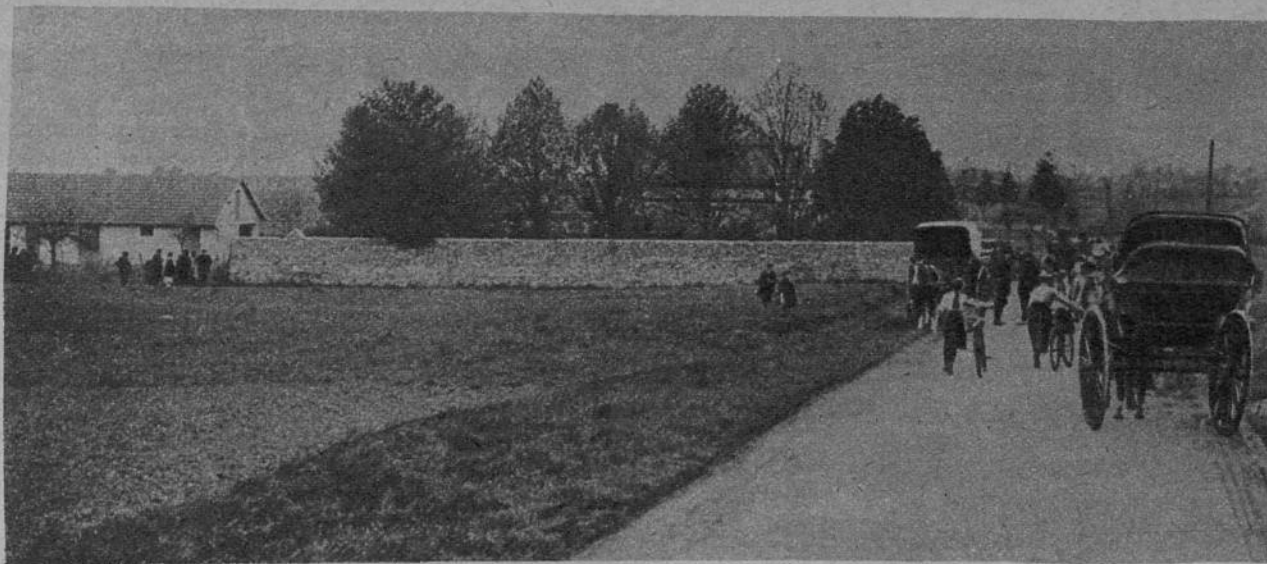
« Forest, bureau 61, Paris. »

Cette annonce provoqua la réponse d'une dame Marianne Pascal, couturière, 2, villa Stendhal, qui se déclarait veuve, libre et sans enfant, alors qu'en réalité elle était divorcée et avait un amant, mobilisé de guerre, avec lequel elle continuait à correspondre.

Le 22 septembre, Landru répondait à cette lettre en sollicitant un rendez-vous. Il lui était accordé par retour de courrier, pour le lundi 26, à 6 heures du soir, à la sortie du métropolitain Martin-Nadaud.

Il se trouvait en présence d'une femme très élancée, bien proportionnée, qui ne paraissait pas âgée de plus de trente ans. Elle avait un teint mat, des yeux marron foncé, un nez droit et des lèvres sensuelles. Elle était vêtue d'une robe de satin noir, garnie de broderies de soie rose, et portait un chapeau de feutre noir dit *Niniche*, sur lequel brillait une épingle de jais. Elle portait des gants de peau beige, était chaussée de bottines jaunes et tenait à la main un sac en perles.

Landru appréciait tous ces détails en connaisseur



Certains dimanches d'été, les curieux sont nombreux aux alentours de la lugubre maison de Landru à Gambais. (Excelsior.)

et trouvait la dame fort à son goût. Il faisait sa cour, qui n'était pas mal accueillie, et était autorisé à la continuer à la terrasse d'un café. Suivant sa méthode habituelle, il faisait étalage de la mélancolie de son cœur solitaire et déclarait ne chercher qu'une âme sœur. M^{me} Pascal lui faisait espérer qu'elle pouvait être cette compagne d'élection, et tous deux se quittaient en promettant de s'écrire. M^{me} Pascal rentra dans son logement, où présentement elle vivait seule, et Landru allait retrouver l'énamourée M^{me} Collomb, qui le recevait avec des démonstrations de joie. Elle lui avait préparé en son absence un petit plat qu'il aimait bien, un soufflé au fromage. Après avoir satisfait sa gourmandise, il ne refusait pas à M^{me} Collomb les tendres baisers qu'elle quémendait.

Le lendemain matin, passant d'un amour à l'autre avec cette simplicité qui le caractérisait, Landru envoyait à M^{me} Pascal, — à laquelle il pensait à la vérité d'une manière plus passionnée qu'à son ordinaire, — un pneumatique dont les termes étaient brûlants d'amour.

Le 4 octobre, porteur d'une gerbe de fleurs — acquise avec des fonds qu'il venait encore d'emprunter à M^{me} Collomb, — il se présentait chez M^{me} Pascal, villa Stendhal.

Il n'avait pas cette fois besoin de mentir : la dame lui plaisait. Il se montrait si discret, si empressé, si bon manœuvrier, que M^{me} Pascal, éperdue, tombait dans ses bras. Elle se reprenait à tel point, après son départ, qu'elle lui adressait le soir même une lettre pour déplorer sa faiblesse et implorer son indulgence.

Cette missive était adressée à M. Berzieux — nom sous lequel il s'était présenté à elle — à l'agence de correspondance Iris, rue Saint-Augustin.

Landru trouvait pour répondre à cette éplorée des phrases de nature à verser dans son âme le baume de la consolation. Il prenait tout sur lui ; il se rendait compte, disait-il, que son fougueux amour, violemment extériorisé, avait été la seule cause d'une chute qui eût été impossible sans cela. Il affirmait, en outre, que sa maîtresse n'avait pas perdu, en s'abandonnant, le droit à son respect. Il le lui gardait tout entier, augmenté de sa reconnaissance.

Quoi qu'il en fût, il devait maintenant se parler entre ses deux maîtresses, et il s'en tirait assez bien.

Toutefois, le départ en voyage de M^{me} Pascal, dans les premiers jours d'octobre, ne le chagrina pas outre mesure. Il lui permit, au contraire, de respirer. Il prodigua à ce moment à M^{me} Collomb de telles marques de tendresse qu'elle lui remit à nouveau quelques centaines de francs, dont il avait le plus pressant besoin.

Décidément, les affaires étaient, cette année, beaucoup plus mauvaises que la précédente. Son commerce matrimonial ne rendait pas ou rendait peu. Il allait avoir besoin d'une somme importante et il songeait avec un peu d'irritation qu'il ne pouvait pas brusquer les choses en ce qui concernait M^{me} Collomb, parce qu'il n'avait pas encore pu la décider à réaliser la plus grosse partie de ses économies. Quant à M^{me} Pascal, il pensait de plus en plus, après l'avoir soigneusement étudiée, que si elle gagnait pas mal d'argent, elle ne devait pas posséder grand-chose, étant donné qu'elle était dépendière. Homme d'ordre, il n'appréciait pas les femmes qui se livraient inconsidérément à des dépenses somptuaires. Il avait, cependant, déjà profité de leur intimité, pour obtenir d'elle un prêt de quelques centaines de francs. Mais qu'était-ce que cette misère ? Il lui fallait autre chose.

Il en était là de ses réalisations, quand il trouva un soir à l'agence une carte de M^{me} Pascal, lui annonçant qu'elle rentrait à Paris le 18 octobre, en compagnie d'une de ses nièces. Elle le pria de venir la chercher à la gare. Il bougonna :

« Il ne manquait plus que cela ! Pourquoi ne ramène-t-elle pas toute sa famille ? Elle a beau être belle fille, elle commence à me porter sur les nerfs avec ses exigences. Qu'elle aille se faire fiche ! Je n'irai pas à la gare. »

M^{me} Pascal et sa nièce l'attendirent en effet

vainement. L'amoureuse rentra chez elle fort mélancolique. Elle allait se mettre au lit l'âme chavirée, quand un pneumatique arriva enfin. Landru, qui avait réfléchi que sa mauvaise humeur n'était peut-être pas politique, s'excusait de son absence.

Pour manifester son mécontentement, il s'abstint cependant de rendre visite à sa maîtresse les jours suivants. Éplorée, elle lui écrivait le 31 octobre une lettre touchante, où elle disait combien elle regrettait de l'avoir involontairement contrarié, et lui fixait un rendez-vous, à son choix, soit chez

elle, le lendemain dans la matinée, soit l'après-midi à trois heures, à la station Bourse du métropolitain.

Landru, dont la psychologie amoureuse n'était jamais en défaut, jugeait à propos de faire la sourde oreille et de se faire désirer encore. La jeune femme l'attendait vainement aux deux endroits. Férée d'amour, elle lui écrivait à nouveau, les 4 et 5 novembre, des lettres suppliantes, auxquelles il ne daignait pas répondre.

Il s'humanisait enfin, et lui écrivait quelques jours après « qu'il ne viendrait la voir que lorsque sa nièce serait absente de la maison », et lui indiquait un signal à employer pour le prévenir quand celle-ci ne serait point là. Ravie d'aise, elle retrouvait son cher amant. Toutefois, celui-ci ne lui rendait plus que des visites écourtées et d'où les effusions du début étaient absentes.

Il réservait ses soins à M^{me} Collomb, dont il voulait précipiter la fin, car elle avait à peu près achevé maintenant, sur son conseil, de retirer du Comptoir d'Escompte les fonds qu'elle y avait en dépôt.

Le 26 décembre, il lui offrait un petit voyage à Gambais. Ils quittaient dans la matinée le logement de la rue de Chateaudun, pour se rendre à la gare Montparnasse. Ennemi des dépenses inutiles, Landru s'approchait seul du guichet et y prenait pour lui un billet aller et retour et, pour sa tendre maîtresse, un billet sans retour.

La journée était agréable, quoique hivernale. Landru ne se mettait pas en frais pour offrir le déjeuner, puisque son carnet note, à la date du 27 décembre, une dépense de 1 fr. 70 pour un bifteck !

La pauvre femme ne jouissait pas de l'après-midi tout entier. A 16 h. 07, — heure notée sur le carnet, — elle était rayée du monde des vivants.

Comme celles qui l'avaient précédée, elle avait fait connaissance avec la fatale cordelette, que lui avait passée au cou un amant qui l'embrassait en même temps passionnément.

Le soir même, Landru rentrait seul à Paris, mais il revenait le surlendemain à Gambais, pour y procéder à une opération analogue à celle qu'il y avait effectuée déjà. La cuisinière rougeoyait pour opérer l'incinération des parties reconnaissables du corps de la défunte, et la camionnette, à nouveau complice, lui prêtait son aide pour charroyer dans la nuit les restes mortels de celle qui avait été M^{me} Collomb.

L'année finissait bien, il avait de l'argent en poche. Comme il l'avait fait l'année précédente à la même époque, il allait passer le Jour de l'an en famille.

(A suivre.)

JEAN FABER.

TRÈS PROCHAINEMENT, VOUS LIREZ

Les Mystères de Monte-Carlo

que publiera *Police-Magazine*

MONTE-CARLO ! LA ROULETTE !

Que de légendes courent sur ce temple du jeu

APRÈS AVOIR LU :

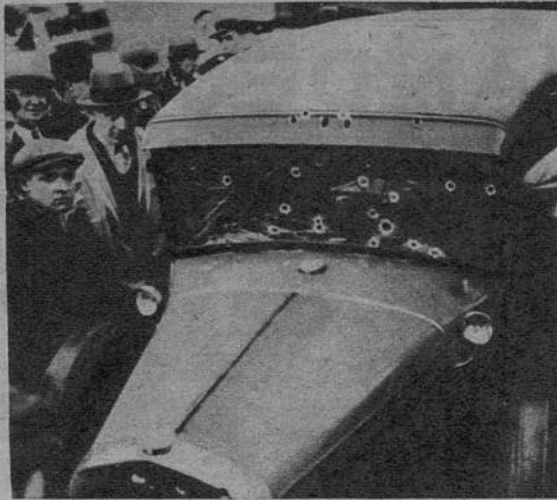
LES MYSTÈRES DE MONTE - CARLO

vous saurez à quoi vous en tenir sur le monde qui vit autour de cette roulette, sur les tragédies, souvent mortelles, qui se sont déroulées dans ce pays de rêve et de cauchemar, dont tant de gens parlent et qui jouit dans tous les pays d'une renommée prodigieuse.

Bloc-Notes de la Semaine



La police viennoise vient de s'installer dans un nouvel immeuble, pourvu de tout le confort moderne et où elle dispose de vastes et pratiques locaux. L'inauguration a eu lieu la semaine dernière. (Wide World.)



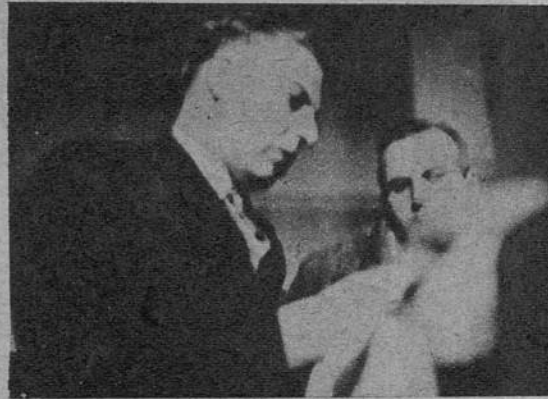
Les automobilistes de Chicago risquent gros jeu lorsque se trouvent par hasard sur leur route des gangsters ennemis qui se livrent à une lutte sans merci. Ce sont souvent les innocents qui reçoivent les coups. Voyez cette automobile criblée de balles. Elle passait dans la rue, au moment d'un combat entre gangsters. Son conducteur fut blessé. (Wide World.)



Un Allemand, Falkenberg-Story, qui spéculait à la baisse à la bourse de Paris, a été arrêté. Il avait pu falsifier plusieurs fois son état civil. (Wide World.)



Les policiers sont souvent victimes de leur courage. Aux Etats-Unis comme en France, il leur arrive fréquemment d'être blessés. A New-York, l'inspecteur Walter Herzer (au milieu) a reçu un coup de poignard d'un inconnu. (I. G. P.)



L'affaire Bullerjahn, en Allemagne, menace de prendre une grande extension. Condamné pour haute trahison à quinze ans de travaux forcés, Bullerjahn est, paraît-il, innocent. Le voici (à gauche) photographié dans sa prison. (Wide World.)



Mrs. Kate Meyrick, la reine des clubs de nuit de Londres qui a eu maintes fois maille à partir avec la police anglaise, vient d'arriver à Monte-Carlo. (Wide World.)



Ces jeunes bandits américains Fred Shoehardt (à gauche) et Harry McCormick ont été arrêtés. Ils ont commis cinq cents attentats. Voici les armes dont ils se servaient. (I. G. P.)



Deux spécialistes du vol dans les grands magasins viennent d'être arrêtés par la police parisienne, Albert Piquet et sa femme Olga.



Pour avoir, à Philadelphie, offensé dans un discours M. Mussolini, le général américain Butler va passer en conseil de guerre. (Wide World.)



Le chômage qui augmente sans cesse aux Etats-Unis, provoque presque sans arrêt des troubles, et en particulier à New-York, où la police doit réprimer des désordres. Voici une charge des policemen à cheval. (Inter News.)



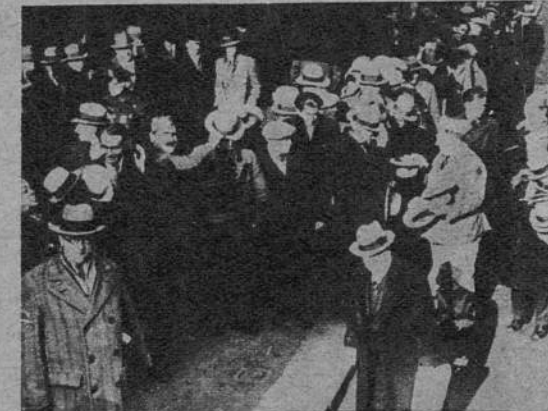
L'assassinat de Beulah Limerick à Washington demeure toujours mystérieux. Siegfried Michaelis que voici est un des principaux témoins. (Inter News.)



Une mercière est assaillie et assommée dans sa boutique de la rue de Charonne. Voici le magasin où s'est déroulé le drame. (Henri Manuel.)



Un drame qui a causé une grosse sensation s'est produit la semaine dernière à Berlin. Dans une brasserie populaire, un consommateur a tiré sur le patron. Le meurtrier a été arrêté, la victime blessée a été transportée à l'hôpital. (Rap.)



Les anciens combattants de l'association du Souvenir de New-York ont fait aux sans-travail anciens combattants une distribution de plus de deux mille chapeaux. (Wide World.)



Daisy de Voe, ancienne secrétaire de Clara Bow, vient d'être condamnée, à la requête de celle-ci, pour diffamation. La jeune fille est la troisième à partir de la droite. (Inter News.)

les fléaux sociaux MARCHANDES D'AMOUR

Maisons de rendez-vous de Grand Luxe

ticulier de M^{me} M... M..., plus connue dans le monde de la haute galanterie sous le nom de la Marquise. Celle-ci, à qui j'avais présenté un billet d'introduction aussi pressant que confidentiel d'un important fonctionnaire du boulevard du Palais, ne put éviter de me fournir les renseignements que je sollicitais.

La Marquise m'exposa d'ailleurs avec une aisance déconcertante tous les rouages et tous les dessous de son lucratif commerce d'amour. Bon an, mal an, le bilan se chiffre par deux cent

Meubles délicats, coussins à profusion...

Les maisons de rendez-vous de grand luxe ne sont pas astreintes au règlement de police, qui, par une anomalie extraordinaire, n'intéresse que les maisons ouvertes dont le tarif est inférieur à cinquante francs. Pour celles qui nous occupent aujourd'hui, les services de la Préfecture ne s'inquiètent que de leur livre d'inscription.

J'ai recueilli sur ces établissements des détails tellement stupéfiants que, pour les authentifier, je désire tout d'abord reproduire ces quelques lignes extraites d'une communication faite par une haute personnalité au cours d'une séance de la Société des prisons :

Il y a les maisons de rendez-vous dont le tarif est inférieur à cinquante francs ; sur celles-ci, M. le Préfet de police, qui en favorise en quelque sorte l'éclosion (ce n'est pas une critique, c'est une simple constatation), veut malgré tout, quoiqu'il ne leur donne pas l'eslampille officielle, exercer une sorte de contrôle. Alors, il oblige les tenancières à tenir un livre où les femmes qui fréquentent la maison doivent donner leur état civil et leur photographie. Eh bien, messieurs, je vous signale ce danger, j'ai visité beaucoup de ces maisons, et je me suis rendu compte du personnel qui les fréquente. J'y ai rencontré des femmes appartenant un peu à toutes les situations sociales qui ont dû donner leur nom et leur photographie ! Or, savez-vous ce que deviennent les registres des tenancières en question ? Lorsque ces registres sont remplis, ils sont envoyés à la Préfecture de police et gardés, par conséquent, dans les archives.

Les patronnes des maisons de rendez-vous, surtout celles dont « le tarif est supérieur à cinquante francs », entretiennent souvent des rapports assez suivis avec la Préfecture de police, rapports officiels, il est vrai, mais qui, paraît-il, rendent d'autant plus de services que leur clientèle masculine se recrute parmi les personnalités les plus marquantes du monde politique, diplomatique, judiciaire, administratif, de la société parisienne, de l'armée et de la colonie étrangère.

Ces femmes servent ainsi plus ou moins sérieusement la police — laquelle tient à avoir un œil partout, même si cet œil est borgne — et, en échange, la police se montre très conciliante à leur endroit. Et ce ne sont pas les proxénètes élégants qui tirent le moins de profit de la situation.

Les membres des grands cercles et les Parisiens dont l'adresse se trouve dans les annuaires mondains ont reçu et reçoivent fréquemment de jolies cartes-bridol les invitant à visiter d'admirables bas-reliefs, une superbe collection d'objets d'art ou de délicieuses statuettes, dont l'exposition est faite de « trois à huit heures », quelquefois plus tard, dans les salons d'un hôtel particulier du quartier de l'Étoile ou du parc Monceau.

Dans un gracieux fouillis de soie et de peluche...

La patronne d'une maison de rendez-vous pour « altesses royales » qui, non loin du Trocadéro, occupe un ravissant hôtel indiqué dans les annuaires, a son jour de réception, auquel on n'est admis que sur invitations lancées à ceux qui peuvent offrir un cachet minimum de cinq cents francs. Les cartons, du goût le plus délicat, gravés par un artiste, portent :

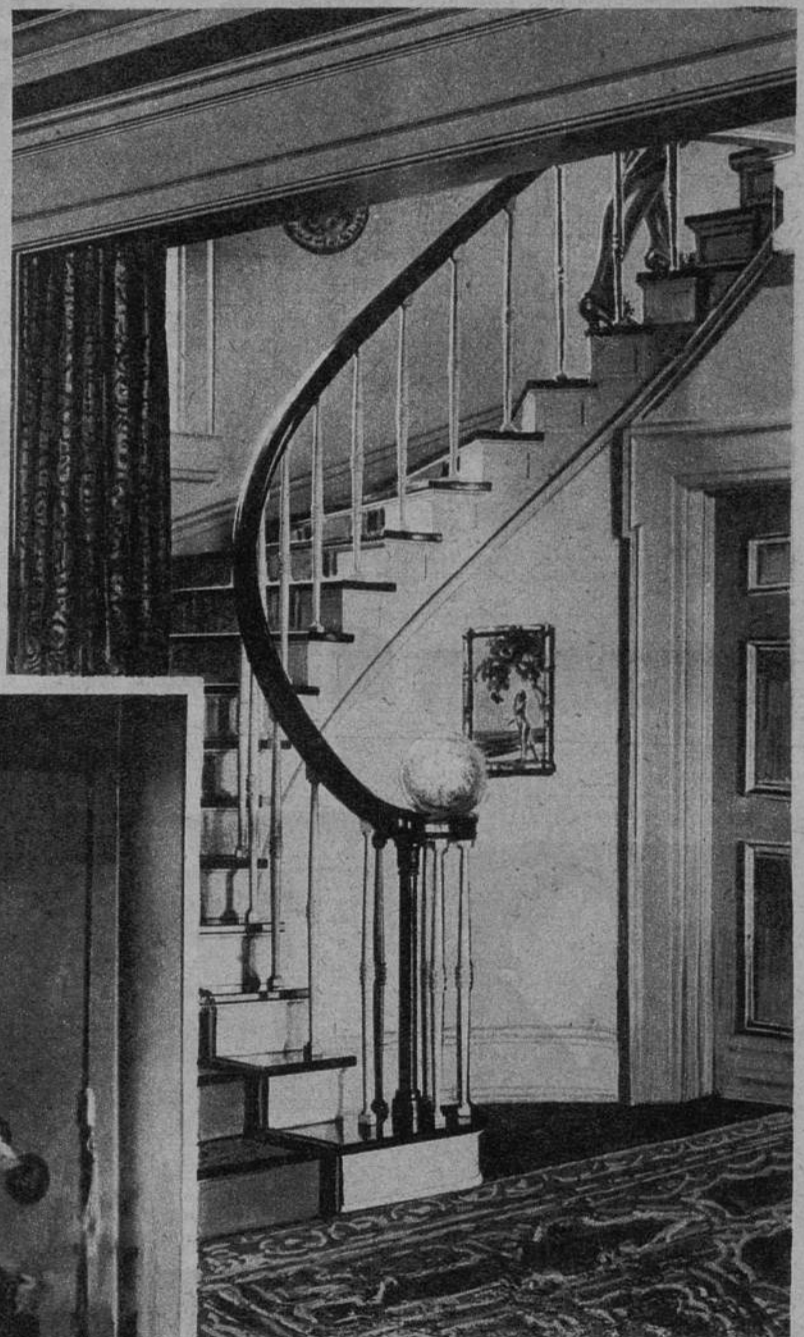
Madame E... X... sera chez elle le... A dix heures du soir.

Avenue X...

Sauterie. Tenue de soirée.

Les réceptions de M^{me} E... X... sont toujours très suivies.

Il y a quelques semaines, j'ai visité dans ses moindres détails l'hôtel par-



Cette maison pour « altesses royales » qui, non loin du Trocadéro, occupe un ravissant hôtel...



cinquante à trois cent mille francs de bénéfices nets.

Dans le petit salon du rez-de-chaussée meublé et orné avec un goût sévère où elle m'a reçu, la Marquise avait belle allure ; assez grande, habillée par le bon faiseur d'une toilette simple, fort élégante, sans froufrous ni bijoux tapageurs, la physionomie largement éclairée, les cheveux blancs ondulés, le geste sobre, la voix douce et la parole facile, la Marquise, qui paraît avoir une soixantaine d'années, m'a stupéfié. Sans s'apercevoir de ma stupéfaction, elle me désigne un siège, me présente une délicieuse boîte en argent et or ciselé remplie de cigarettes, et aussitôt entame la conversation.

— Votre lettre d'introduction est de cet excellent M. X..., commence aimablement la Marquise : c'est dire que vous comptez parmi ses amis... Alors, vous êtes ici chez vous.

Puis, après une pause et une attitude savamment étu-

diée, elle ajoute que, puisque je désire visiter son hôtel et pénétrer en quelque sorte ses coulisses, elle se met à mon entière disposition pour satisfaire ma curiosité. Toutefois, je ne pourrai tout apprendre, car la Marquise est liée par le secret professionnel. Tout ce qui se passe dans son hôtel ne lui appartient pas. Et elle précise :

— Je rends service à des femmes du meilleur monde accablées par des embarras d'argent (la vie est si chère). Je tâche, d'autre part, de satisfaire des hommes très connus dans la société parisienne en leur ménageant des entrevues désirées depuis longtemps ; et puis, c'est tout. Après cela, je ne veux rien connaître ; les unes et les autres se débrouillent comme ils l'entendent.

Les livres de la maison sont d'une grande discrétion (du moins la Marquise l'assure), ils ne mentionnent que des noms ou des prénoms conventionnels, parfois même des sobriquets, que seule la patronne est capable de déchiffrer.

Après ce préambule, la visite domiciliaire commence. En sortant du salon, nous nous trouvons dans le vestibule assez large recouvert d'une moquette moelleuse, tapissé de panneaux artistiques et éclairé par une lanterne en fer forgé, souvent allumée, même en plein jour. Ce vestibule conduit de la porte d'entrée à l'escalier du fond, en marbre blanc.

Nous gravissons quelques marches de cet escalier et nous pénétrons dans un cabinet-bureau occupé par une grande femme anguleuse, l'air obséquieux, qui, à notre arrivée, abandonne la lecture de la *Rue sans nom* et salue bien bas. Cette femme est la gérante, M^{me} Pierre, qui reçoit le visiteur ou la visiteuse avant de l'introduire auprès de la Marquise. Pourparlers préliminaires.

Du bureau, nous atteignons le premier étage. Là, deux salons, un grand et un petit, un fumoir, un cabinet de lecture, un boudoir et une salle de musique. Toutes ces pièces sont luxueusement meublées et tapissées ; dans les salons, c'est une profusion de tableaux, de statuettes, d'objets d'art, de sièges de toutes formes, de tous styles, de glaces appendues avec la science voulue.

Le fumoir, le cabinet de lecture et la salle de musique sont plus sévèrement aménagés : on se croirait chez un membre de l'Institut. Mais le boudoir, tout blanc et or, avec ses meubles délicats et ses tentures coquettement disposés, est bien le coin le plus délicieux que l'on puisse rêver.

Nous voici maintenant à l'étage supérieur où sont les chambres. Il y en a quatre, de moyenne grandeur, avec, chacune, un cabinet de toilette-salle de bains.

L'ameublement est presque partout le même ; il ne varie

quoique très convenablement mises, n'ont pas les moyens de s'offrir des chemisettes ou des combinaisons de vingt louis. Alors, pour justifier le prix exigé, elles sont bien heureuses de trouver à la lingerie ce dont elles ont besoin, pour une heure ou deux.

— Serais-je indiscret en vous demandant la situation de ces femmes ?

— Nullement, puisque je ne vous donnerai aucun nom. Ce sont des petites théâtrales, des débutantes à l'écran, des femmes d'employés d'administration ou de voyageurs de commerce...

— Et des professionnelles ?

— Sans doute, mais des professionnelles de première classe, si j'ose dire.

— Dans quelle proportion sont celles-ci ?

— De dix à douze pour cent, pas une de plus, pas une de moins. D'ailleurs, les autres sont en assez grand nombre pour que je puisse me passer d'elles, dont les défauts et la roublardise me procurent plus d'ennuis que de profit.

La Marquise n'insiste pas sur ce point délicat, et après m'avoir dit que dans un autre corps de bâtiment sont les pièces réservées au service et aux domestiques, tandis qu'au rez-de-chaussée sont ses appartements particuliers, elle m'invite à descendre dans son « cabinet de travail », attenant au petit salon où j'ai été reçu à mon arrivée.

Dans ce « cabinet de travail », tendu de draperies rouges et meublé simplement d'un



La clientèle se recrute parmi les personnalités les plus marquantes qui cherchent avant tout la discrétion et peuvent entrer et sortir sans être vus.



..Ces mille petits riens ravissants qui dénotent le goût le plus raffiné.

guère que dans la couleur des tentures et des tapis. Lit xvii^e siècle à quatre colonnettes moulurées soutenant le dais, du haut duquel tombent des draperies et des lambrequins d'étoffes d'un effet charmant. Ou bien dans un gracieux fouillis de soie et de peluche, des poufs, des chaises, une « causeuse », un fauteuil. Aux murs, quelques gravures galantes, joliment encadrées. Sur des consoles, des statuettes de prix, et, de-ci, de-là, ces mille petits riens ravissants qui dénotent le goût le plus raffiné.

La visite n'est pas terminée. Il nous reste à parcourir le troisième étage, où, à côté de la pharmacie complètement installée sous la surveillance du médecin de la maison, se trouve la lingerie, où des quantités de peignoirs, de chemisettes, de combinaisons d'une suprême élégance sont à la disposition des clientes.

Comme je m'étonne de ce rayon, étant donnée la « qualité » des femmes qui fréquentent la maison, et dont les dessous personnels doivent être assez luxueux pour qu'il ne soit pas nécessaire de les changer avant... l'entrevue, la Marquise me renseigne :

— Toutes les femmes qui font ici des affaires n'ont pas recours à notre lingerie, c'est évident ; plusieurs d'entre elles portent des dessous plus chics que nous ne pourrions leur en fournir. Mais d'autres, et c'est le grand nombre,

bureau, d'une bibliothèque et de deux fauteuils Louis XI, la pièce principale est un énorme coffre-fort à deux portes extérieures.

— Le tombeau des secrets ! me dit la Marquise en désignant ce meuble blindé.

L'une des portes étant ouverte, on aperçoit sur les trois rayons supérieurs une quantité de dossiers enfermés dans des chemises de couleurs différentes.

J'apprends que c'est là la correspondance féminine et masculine des trois dernières années. Chaque couleur a sa signification : femmes du monde, artistes, bourgeoises, mariées ou non, ouvrières et professionnelles. C'est ce que la Marquise appelle le côté des demandes d'emplois. Les cartons verts sont réservés aux hommes : « offres d'emplois ».

Un agenda est rangé avec beaucoup d'autres. Aucun nom, rien que des prénoms d'hommes ou de femmes et, en regard de chacun, un chiffre : celui de la somme perçue lors des entrevues passées. Ces sommes varient considérablement, elles vont de six cents francs à dix mille francs. La moyenne dont se contente la Marquise en ces temps de crise est de mille francs.

— On m'a assuré, dis-je, que dans certaines maisons, chez la M... M... notamment, des affaires de cent mille francs ont été conclues ?

— Cent mille francs !... Cent mille francs !... s'exclame la Marquise, froissée dans son amour-propre, je vous en prie, cher monsieur, ne racontez cela à personne, on se

moquerait de vous. Cent mille francs !... Quel est l'homme assez riche, et surtout assez bête, disons le mot, pour accepter de donner pareille somme à une femme pour une entrevue d'une heure ? Je ne suis pas moins entreprenante qu'une autre, j'ai le sens pratique des affaires, eh bien, ce que j'ai réalisé de mieux est quarante mille francs. Et encore, n'ai-je touché personnellement que dix mille francs.

— Racontez-moi cette histoire.

— Volontiers. Il s'agissait d'un prince étranger que je n'ai jamais revu. Il m'avait fait demander par l'interprète de son hôtel si je pourrais lui ménager une entrevue galante avec M^{lle} Z..., une vedette de la danse, qui était l'idole des Parisiens : « Je ne regarde pas à la somme demandée », avait dit le prince. Je savais M^{lle} Z... très exigeante, car son adorateur lui donnait tout ce qu'elle désirait ; je résolus de lui faire visite moi-même. Elle me reçut avec hauteur et je vis le moment où elle allait me faire reconduire. Cependant, je parvins à l'amadouer. « Eh bien, que donne-t-il votre prince ? » me demanda-t-elle avec l'insolence d'une femme adulée. Je ne voulais pas m'engager. « Que désirez-vous ? » répondis-je. Elle réfléchit un instant, puis : « Une heure chez vous à ma convenance vingt-cinq mille francs nets... pas un centime de moins. — Entendu. Demain je vous ferai parvenir la réponse du prince ». L'affaire se fit à quarante mille francs. L'interprète toucha pour sa part cinq mille francs. Comme je viens de vous le dire, cette... entrevue d'une vedette et d'un prince, la plus belle de ma carrière, me rapporta dix gros billets.

Nous en revenons au « tombeau des secrets ». Les lettres classées du côté des demandes sont toutes ou à peu près les mêmes, quelles que soient les signataires. Le style et l'orthographe sont meilleurs ou pires, l'écriture est plus ou moins vulgaire, le papier plus ou moins élégant, mais le fond ne change pas.

Le Marquise enlève quelques ficelles, et là, sur le bureau Louis XI, s'éparpillent des centaines de lettres. Parmi elles, je découvre ce « mot à la poste » sur papier azuré écrit hâtivement. Pattes de mouche incohérentes qui décèlent le caractère de la jeune personne :

Ma bonne Marquise, vite, vite, trouvez-moi une bonne petite affaire raisonnable qui me permette de mettre un peu de beurre dans mes épinards, car ils sont bien secs, mes épinards ; vous devez le savoir aussi bien que moi, vous qui ne m'avez encore rien fait gagner ce mois-ci. Nous sommes le 23, et, par une guigne doublement noire, il a 31 jours, et le 31 tombe un dimanche. Vite... vite ! La bonne petite affaire qui me sortira d'embarras.

Meilleures amitiés.

TROTTIN.

L'histoire de Trottin, telle que me la raconte la Marquise, n'est pas banale. Trottin est une jeune femme mariée depuis trois ans, et son mari, elle l'a trouvé chez la Marquise, où il était un des assidus. Cette gamine avait dix-sept ans à l'époque ; trottin (d'où son surnom) d'un atelier de modes du quartier de l'Opéra, jolie comme un amour, vive, légère, spirituelle, les yeux malicieux, elle offrait le type d'un véritable gavroche en japonais. Sa mère était

(Voir suite page 10.) ARMAND VILLETTE.

le fléau des bas-fonds américains

L
A



J. S. Dolan, arrêté à Hambourg, pour avoir voulu faire passer de l'héroïne dans des pierres tombales creuses sous la dénomination de porcelaine.

A droite : Betty Sinclair, une actrice américaine, maîtresse et complice de Dolan, arrêtée avec lui.

Fumeur d'opium allumant sa pipe à une petite lampe qui brûle jour et nuit dans la fumerie.



C'est grâce à des renseignements fournis à un de nos collaborateurs par Frank Donohue, expert en narcotiques, appartenant à l'administration des États-Unis que l'article suivant a été écrit. Sa documentation sensationnelle sera appréciée de nos lecteurs.

D
R
O
G
E
L
E

Le déchargement du vapeur *Fenchurch* venait de commencer, dans le port de New-York. Les treuils se déroulaient à grand bruit. Les grues fonctionnaient dans un vacarme de vapeur lâchée et de chaînes grinçantes. Des ordres brefs s'entre-croisaient dans l'air. Des exclamations gutturales s'y mêlaient. Des hommes au torse nu allaient et venaient. Toutes les races se mélangeaient.

Des noirs, des jaunes, des blancs, mais ceux-là si bronzés que, seule, la caractéristique des traits pouvait les faire reconnaître.

Au fur et à mesure que les marchandises étaient débarquées, les douaniers les inspectaient soigneusement, tout en vérifiant sur les « connaissements », si elles étaient conformes à leur désignation.

Une forte odeur de saumure flotta dans l'air.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'un des officiels.

Un collègue déploya les documents qui venaient de lui être remis. Il lut :

« ...Maquereaux salés en barils... Provenance : Barcelone (Espagne). Expéditeur : F. Garcia. Destinataire, même nom, à New-York »...

— Aligned les tonneaux sur le quai !...

Les débardeurs exécutèrent l'ordre avec une indifférence lassée.

— Rien de particulier ?... Non ?... Enlevez !...

A peine le chef des douanes eut-il articulé ce commandement, qu'il se ravisa.

— Attendez ! Stop !... Dites donc là-bas...

Il se dirigea vers l'un des dockers dont les agissements avaient attiré son attention.

L'homme paraissait manifestement nerveux. A deux reprises, déjà, il avait essayé de rouler un tonneau vers le camion, sans attendre l'inspection.

— Vous êtes bien pressé, vous !... fit le douanier.

— Mais... Mais...

Le douanier s'empara d'une longue tige d'acier, très effilée. D'un coup sec, il l'enfonça dans le flanc du baril. On entendit un choc métallique.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne sais pas, balbutia le docker. Les maquereaux sont, sans doute, emballés dans des boîtes de fer-blanc...

— Je n'ai jamais vu cela... Ouvrez !...

On ouvrit. Il y avait, en effet, des boîtes de fer-blanc. Il y avait aussi des maquereaux. Mais les récipients étaient dissimulés dans le poisson.

On les enleva. Ils étaient circulaires et avaient, chacun, 60 centimètres de diamètre. Ils contenaient de la morphine.

Il y en avait en tout 42 livres anglaises.

Dix tonneaux, sur les onze, étaient ainsi truqués.

La prise était bonne.

La police des douanes fut aussitôt alertée.

Elle enquêta. Elle apprit que le dénommé Garcia, expéditeur et réceptionnaire de l'envoi, n'était autre que Xavier Orta,

chef de contrebandiers, dont le quartier général est installé à La Havane, dans l'île de Cuba.

Dans l'un des récipients, on trouva des milliers de petites étiquettes. Elles étaient destinées à être collées sur des paquets d'une once chacun (environ 30 grammes). Il n'y a cependant pas plusieurs milliers de fois 30 grammes, dans 42 livres ?...

C'est que la drogue aurait été falsifiée. Additionnée d'un produit quelconque, elle aurait été vendue, comme morphine pure, aux intoxiqués. Ainsi, non seulement on empoisonne clandestinement aux États-Unis, mais on n'empoisonne même pas... honnêtement, si nous pouvons dire !...

Une statistique dressée par l'expert de New-York Frank Donohue a évalué à deux millions, au moins, le chiffre des adeptes de la drogue aux U.S.A., ils prennent de la morphine, de l'héroïne, de la cocaïne, de l'opium, etc. La dépense moyenne par tête est de 25 dollars par semaine.

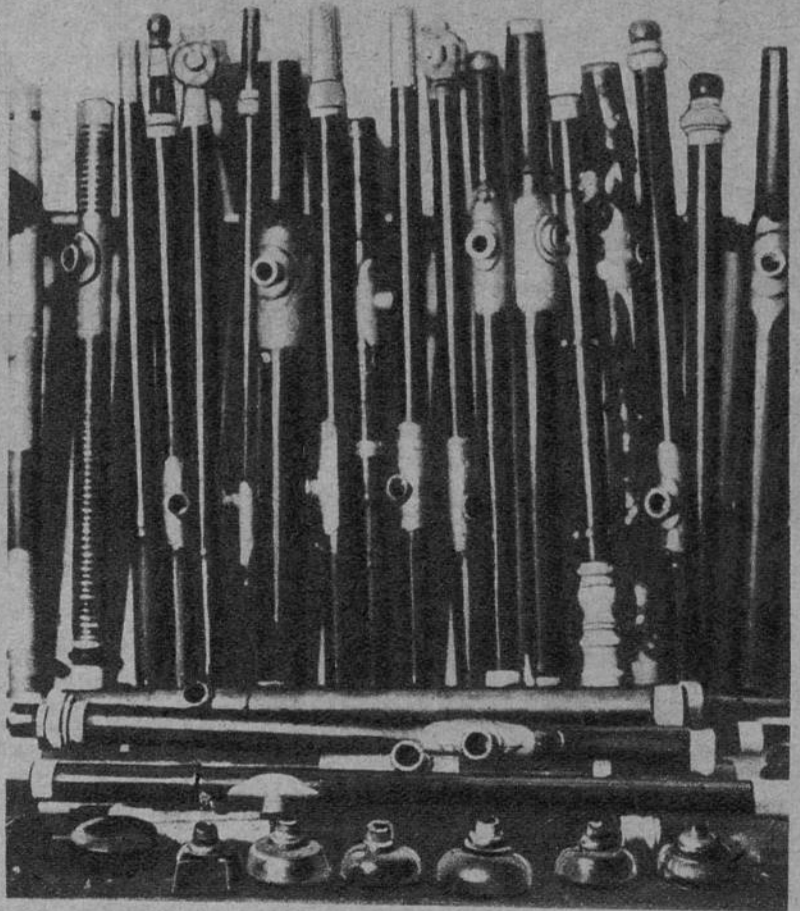
Le chiffre annuel est donc de deux milliards six cents millions de dollars. Multiplions par 25, pour essayer de nous en faire une idée en francs. Il est un moment où l'énormité même du chiffre dépasse les capacités humaines de comparaison : en effet, peut-on se représenter soixante-cinq milliards de francs ?

Toutefois, il est facile de se rendre compte que, si la contrebande des stupéfiants présente des dangers, elle est d'un rapport tellement formidable que l'espérance des bénéfices sera toujours plus forte que la crainte du châtiement.

Feuilletons, ça et là, le livre qui relate les prises, dans le bureau du directeur des Douanes, à New-York. Faisons un bond jusqu'à Washington où sont centralisés tous les cas. Il serait fastidieux d'in-



Double fond d'un coffre de bois truqué dans lequel on dissimule la drogue.



Une exposition de pipes, qui permet aux fumeurs de choisir d'après leur goût la pipe qui leur convient.

fliger au lecteur une liste intégrale. Mais citons, sans commenter. Ces chiffres sont authentiques. Nous avons expressément donné les dates, les lieux, les noms des vapeurs.

Seattle (Washington), 8 juillet 1927 — S. S. Talthybius, 17 paquets d'opium. Ci, 200 kilos. Tressés en corde.

Même port, 12 mars 1928 — S. S. President-Jackson, 10 kilos. Cachés dans la blanchisserie.

San Francisco (Californie), 20 juillet 1927 — S. S. President-Taft, 176 kilos d'opium. Cachés dans un ventilateur du pont.



Un des fabricants et vendeur de la drogue est occupé à la cuisson de la capsule du pavot blanc. La sève épaisse qui reste après la cuisson est séchée et employée dans les pipes sont le nom d'opium. (Service général de la presse.)

New-York, septembre 1922, — S. S. Oregon, trois cents boîtes de cocaïne et quatre cents tubes d'héroïne, dans des balles de chiffons.

Etc. Les cachettes sont ingénieuses au possible. Il n'est rien de tel que le vice pour donner du génie aux hommes... On dissimule le butin dans des cloisons de bois creusées à dessein. On le cache dans des manches à air. On le fourre dans des vieux vêtements ou dans du linge sale.

Parfois, même, comme ce fut le cas à Sattle, à bord du *Protosilaus*, on sacrifie délibérément les chances de sauvetage des passagers, et on truque les canots... Il y avait, dans les chaloupes de ce vapeur, plus de 126 kilos d'opium, dans les réservoirs à air... On avait soigneusement découpé le bois, en panneaux, introduit le narcotique dans la cachette et remis le couvercle avec une adresse stupéfiante, qui n'appartient qu'à des jaunes.

C'étaient en effet des Chinois qui avaient fait le coup... Imaginez le drame, si, en cours de route, le navire avait sombré?... Les canots de sauvetage étaient complètement inutilisables.

Parfois, l'opium est enveloppé dans un tissu caoutchouté et déposé au fond des réservoirs d'eau potable. En d'autres cas, il est enfoui, dans la chaufferie, sous des tonnes de charbon.

Toutefois, il est dangereux, pour les trafiquants, de cacher leur butin dans des pièces dont la ventilation est difficile. L'odeur très particulière de l'opium ne tarde pas à se répandre. Les agents de la prohibition, qui visitent toujours les navires du haut en bas, ont tôt fait de le repérer.

Le mal grandit d'une façon terriblement rapide. Les moyens de défense ne se développent pas avec la même ampleur.

Il est bien question, aux États-Unis, de dresser des chiens qui dépisteraient la drogue, partout où elle se cache, sur les navires, les quais, voire dans les chambres d'hôtels, les consignes de bagages, les fourgons de marchandises, etc., mais le projet rencontre une forte opposition, de la part de ceux qui

prétendent respecter les dernières parcelles de liberté des touristes.

Les principaux consommateurs d'opium sont les Chinois. Qui ne connaît — par ouï-dire — les fameuses *Chinatowns* (villes chinoises) dont chaque grande ville américaine est affligée?

Dans ces petites rues sales, où un blanc ne peut se risquer sans armes, grouille une foule dont l'aspect fait frissonner. Les jaunes passent, rapides, échangeant de brèves interpellations. Leurs gestes sont sobres. Leur face est une énigme.

On ne sait jamais s'ils sourient ou s'ils grimacent. On ne sait, lorsqu'ils fouillent dans leur poche, si c'est pour y prendre un poignard à la lame effilée, ou une pillule noire qu'ils croqueront sans remuer la mâchoire, ou presque...

Le plus recherché de tous les opiums est le *lamlee*.

Une leur de convoitise passe dans les yeux bridés, lorsqu'ils reconnaissent la marque « Lamkeeshumkumtze » ou « Lum-Ke Sun » de Macao. Il coûte extrêmement cher, et seuls les riches peuvent se le procurer aux doses qu'ils désirent.

Le pauvre se rabat sur l'opium à mâcher, et aussi sur le *yen-shee*.

Le *yen-shee* n'est pas, à proprement parler, de l'opium pur. C'est bien plus infernal.

Quand une pipe a été fumée et que, d'un geste fébrile, l'homme en détache avec son ongle long et pointu le résidu noir qui s'y est collé, c'est du *yen-shee* qu'il recueille.

Quand, dans la fumerie, les *boys* nettoient les pipes et font couler, dans un récipient, la matière visqueuse et semi-épaisse qui

tant fournirait toutes preuves authentifiant sa qualité et vérifierait les caisses.

L'un des chefs de service, spécialement affecté au hangar sous lequel se trouvait l'envoi, fut averti d'avoir à se mettre à la disposition du personnage.

L'Allemand était un homme très au courant des choses de son métier. Il fut surpris. Pourquoi? Parce qu'on ne vérifie pas des caisses avant embarquement. On se livre à cette opération avant l'expédition de l'usine, ou après, mais non pendant leur transit. Il s'en ouvrit à l'un de ses amis qui était au service des fraudes.

— Je ne sais pourquoi, mais cela me semble étrange!

L'ami vint voir le chargement. Certes, la porcelaine est un article très fragile. Un emballage minutieux est indispensable. Mais...

— Je vais voir!... dit l'homme.

Et bien lui en prit.

Il fit ouvrir une caisse. Il n'y avait rien qui rappelât la porcelaine de près ou de loin. C'étaient — devinez! — des *pierres tombales*!

Mais des pierres tombales d'une surprenante fragilité. Bien sûr!... Elles étaient *creuses*...

Le policier n'hésita pas. Il en brisa une. Et quand il eut brisé celle-là, il revint en toute hâte au bureau de son chef pour y faire un rapport et en ramener des collègues.

Il y avait, en tout, cinquante-deux boîtes métalliques contenant de l'héroïne, à raison de 250 grammes par boîte.

Le fameux représentant, arrêté, dit:

— Je suis citoyen américain!... Je m'appelle James Stephen Dolan... M'arrêter? Pourquoi?... Parce que ces caisses contiennent de la drogue?... Hé! En suis-je responsable?... Je croyais qu'il s'agissait de porcelaine. C'est aux expéditeurs qu'il faut vous en prendre!

Une enquête minutieuse fut décidée. On découvrit que Dolan était arrivé de New-York à Brème. De là il était allé à Hambourg, Berlin, Vienne et Budapest. Il s'était abouché avec un certain docteur Gournel, résidant à Shanghai.

De plus, les expéditeurs de la « porcelaine » à qui le docteur avait chaudement recommandé son ami n'étaient autre que des fabricants de produits chimiques... James Stephen Dolan devait toucher, pour sa part, 55 000 dollars (1 375 000 francs... somme coquette!) de commission.

Traduit devant les tribunaux allemands, il avoua, avec une charmante ingénuité, avoir voulu « importer sans autorisation spéciale (sic) de l'héroïne aux États-Unis ». Verdict! 5 000 marks

Miguel Ignil, complice de Garcia.



Un groupe de fumeurs d'opium arrêtés à la suite de raids par les détectives new-yorkais. Remarquez l'expression paisible des visages. C'est qu'ils savent qu'on ne pourra rien contre eux. En effet la loi dit qu'il est interdit de fréquenter la fumerie d'opium avec l'intention de fumer. Or, ils se hâtent tous de prétendre qu'ils n'ont jamais eu l'intention de fumer... Le seul condamné sera le propriétaire de la fumerie, qui versera au maximum vingt-cinq dollars d'amende.



Francisco Garcia, chef de contrebandiers, qui sous le nom de Xavier Orta avait essayé d'importer de l'héroïne dissimulée dans des tonneaux de maquereaux salés le 11 décembre 1922.



La bande de Garcia opérait un trafic régulier entre l'Espagne, Cuba, le Mexique, l'Argentine et les États-Unis. Au-dessous: une bonne prise. Des pièces à conviction qui seront produites au tribunal. Cette collection représente des millions de francs, en stupéfiants.

d'amende ou 250 jours de prison, sans sursis. Dolan préféra payer et déguerpir. Mais sur son passeport, il y eut une petite mention mystérieuse... (Suite et fin dans le prochain numéro.)

Le jeu était un délassement, une distraction !

Le jeu est maintenant une occupation pour beaucoup, et, pour certains, jouer est devenu une profession fort rémunératrice.

On joue partout, c'est si facile de gagner de l'argent en se donnant peu de peine. On joue à la Bourse pour vivre largement, mener grande vie sans écorner son capital ; on joue aux courses pour ne pas s'assujettir à un travail quotidien, pénible mais honorable ; on joue même sur un lévrier lancé à la poursuite d'un lièvre électrique ; enfin on joue partout, dans les casinos, les cercles, sur les transatlantiques, le « bac », la roulette, le trente et quarante, la banque font fureur.

Et jusque dans les plus petits bars de Belleville ou de Ménilmontant l'on sacrifie au jeu ; à la belotte, à tant du point, on arrive à se faire sa petite journée. C'est une obsession ! Un plaisir coûteux pour la plupart, mais c'est aussi la matérielle pour un certain nombre.

On joue presque toujours honnêtement, et c'est heureux, mais dans le troupeau le plus soigné peut-on toujours éviter la brebis galeuse ?

Tant d'aventuriers ne doivent leur fortune apparente qu'au jeu. Et ce jeu qui assure leur luxe, ils l'entourent de tous leurs soins, ils mettent tous les atouts dans leurs mains. Alors malheur aux trop confiants partenaires qui, tombent entre leurs griffes. Ces gens habiles qui savent forcer la chance dépouillent leurs adversaires en quelques minutes.

Sur les transatlantiques, les passagers, généralement découverts, se laissent tenter. La traversée est longue, on manque de distraction. Alors comment résister à l'aimable proposition d'un gentleman qui vous invite au fumoir à honorer la dame de Pique ?

Et de nouvelles victimes s'ajoutent à une liste déjà trop longue.

Malgré les efforts des compagnies, il est impossible d'empêcher les passagers de se laisser dépouiller par les chevaliers du dé pipé ou de la carte biseauté.

L'adresse et l'audace de ces individus sont telles que, récemment, une compagnie de navigation allemande a employé un moyen énergique pour mettre en garde sa clientèle. L'un des panneaux du fumoir de première classe d'un de ses bâtiments a été transformé en une « galerie photographique des escrocs opérant sur l'Atlantique ». Sous les yeux de leurs victimes éventuelles s'étaient les portraits de ces Messieurs les « Grecs » avec les différents noms dont ils s'affublent.

Nous ne croyons pas que cette méthode ait donné les résultats escomptés et nous estimons qu'il vaut mieux divulguer au public quelques-uns des trucs les plus employés par ces aigrefins distingués.

En voici un qui fut lancé dans un casino normand, il y a quelques années. Chaque soir, un vieillard d'une correction remarquable se présentait en habit, ganté de blanc, le cané à la boutonnière, en imposant à tout le monde par ses airs nobles et détachés.

Toujours très entouré, il s'excusait d'un raffinement d'élégance, contrastant fortement avec la simplicité coutumière des habitués de l'endroit.

Excusez-moi, je suis superstitieux ! Être en habit me porte bonheur quand je joue !

On ne pouvait qu'excuser un si charmant homme. Il s'asseyait sans hâte, retirait ses gants immaculés qu'il posait soigneusement, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Il taillait alors avec une suprême négligence et gagnait non moins négligemment.

Il gagnait avec une régularité étonnante. Il gagnait sans cesse. Sa chance durait, durait depuis plus de deux mois, lorsqu'un joueur, qui l'observait attentivement depuis longtemps, arrêta un jour la partie engagée et examina soigneusement les gants posés sur la table, les boutons étaient remplacés par de minuscules miroirs convexes permettant au vieillard élégant de voir toutes les cartes qu'il donnait à son partenaire.

A Monte-Carlo, quelques années après la guerre, un joueur très connu avait coutume de porter son pantalon très largement relevé du bas.

TRICHER AU JEU

C'est si facile !

Trop soigneux ou excès de snobisme, pensait-on. Mais, un beau jour, on s'aperçut que le « grec » mettait dans les plis du vêtement les cartes de rechange dont il avait besoin, au cours des parties, pour aider la chance parfois rebelle. A côté de ces innovations particulières, il y a également les coups classiques enseignés par les écoles de Marseille et de Toulouse.

sa chaise. L'affaire fit scandale, la police intervint, et les deux compères furent condamnés à plusieurs années de prison.

Mais il est extrêmement rare que la police ait à se mêler des affaires de jeu. Les « pigeons » eux-mêmes ne tiennent pas outre mesure à confier leurs déboires aux policiers. Ce qui ne veut pas dire que l'affaire en reste là. Car presque toujours les différends se règlent autour du tapis vert et parfois de la façon la plus tragique.

C'est ainsi qu'il y a quelques années, dans un des plus célèbres établissements de plaisir de Montmartre, parmi les joueurs les plus assidus, un jeune homme se distinguait par sa beauté remarquable et par une chance insensée. Tout le monde le soupçonnait de tricher, mais pourtant personne n'avait jamais pu le prendre sur le fait, malgré la surveillance dont il était l'objet.

Une nuit, au cours d'une partie très animée, le jeune homme venait de gagner une somme considérable. Il avait la main droite négligemment posée sur le tapis.

Un des familiers de la maison, qui, depuis le début de la soirée, se tenait derrière lui et suivait attentivement tous ses mouvements, s'écria brusquement :

— Il a une carte sous la main !

Et en même temps, d'un coup de poignard, il clouait la main pâle aux ongles trop roses sur le tapis vert.

De toutes parts les joueurs se précipitèrent en criant. On arracha le poignard et, sous la main ensanglantée du beau jeune homme on découvrit effectivement une carte, grâce

à laquelle il allait une fois de plus gagner la partie.

Déshabillé, on trouva sur lui, dans sa manche, plusieurs cartes préparées qui pouvaient sortir et rentrer en temps opportun grâce à un système très ingénieux de petits élastiques. Avec cet adroit procédé, il avait pu pendant plus de trois mois dépouiller impunément des joueurs qui, pourtant, le surveillaient et le soupçonnaient.

Après l'avoir prié poliment de remettre ses gains de la soirée, ses victimes se contentèrent de l'envoyer se faire panser... et prendre ailleurs.

Quoique se connaissant de longue date et ayant entre eux des relations suivies, des liens étroits, les « grecs » se trompent parfois sur la qualité de leur adversaire. Croyant rencontrer un bon gogo, ils l'allument, faisant exprès de perdre quelques parties, puis, quand ils jugent l'homme bien au point, ils tentent le grand coup, qui ne réussit pas, et pour cause, quand ils ont en face d'eux un de leurs confrères.

C'est ainsi que la saison dernière, dans un casino très fréquenté d'une des plages les plus élégantes de la Manche, deux messieurs, lièrent conversation. Ils décidèrent, pour tuer le temps, de faire un petit écarté.

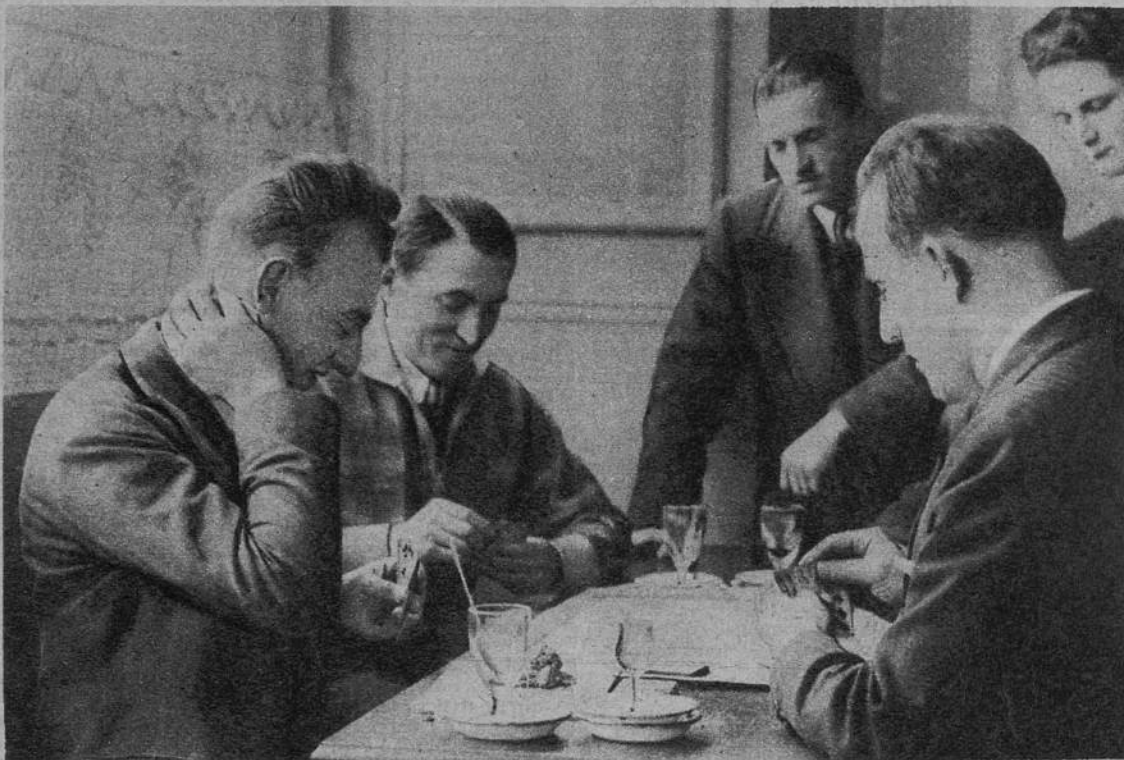
Ils prennent place autour d'un guéridon, se font apporter des boissons glacées. On tire. On donne.

— Des cartes ? demanda l'un d'eux.

— Non, dit l'autre en abattant l'as de pique.

— S'il en est ainsi, j'userai alors des mêmes armes, reprend le premier, qui abat également l'as de pique.

Les deux élégants gentlemen ne jouèrent pas plus avant, réservant leurs talents pour des partenaires moins adroits.

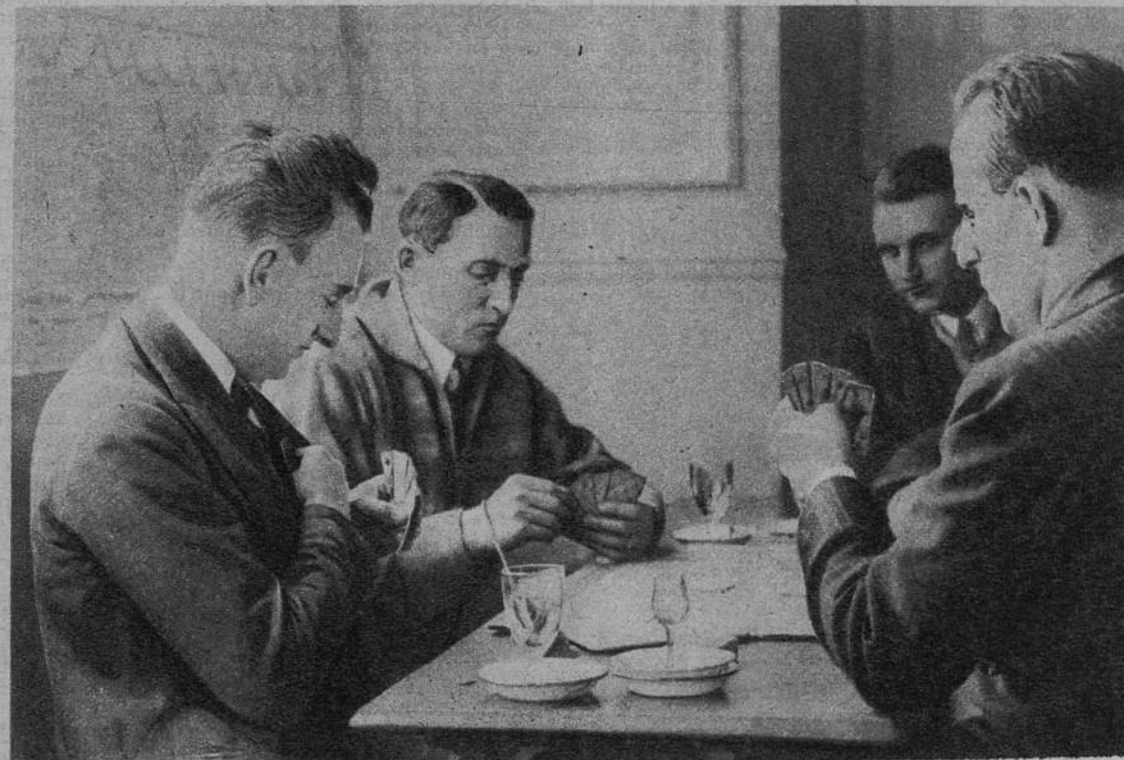


Comme il fait chaud ! Ce n'est qu'un prétexte pour faire disparaître dans le faux-col la carte gênante.

Quand, devant une table de baccara, vous voyez un joueur se croiser les bras un instant sur la poitrine, sachez bien qu'il en profite pour prendre, dans les poches intérieures de son gilet, les cartes dont il a besoin pour faire le point ; ce petit travail est conforme à l'école de Toulouse.

Si vous le voyez essuyer sa nuque avec son mouchoir, sachez alors qu'il a découvert qu'on le surveille et qu'il fait

à laquelle il allait une fois de plus gagner la partie. Déshabillé, on trouva sur lui, dans sa manche, plusieurs cartes préparées qui pouvaient sortir et rentrer en temps opportun grâce à un système très ingénieux de petits élastiques. Avec cet adroit procédé, il avait pu pendant plus de trois mois dépouiller impunément des joueurs qui, pourtant, le surveillaient et le soupçonnaient.



Une pose à la Napoléon, et le tour est joué. Voilà la carte maîtresse dans le jeu du filou.

JEAN CARON.

CZ 211

par

une Espionne de Guerre



Sir Basil Thompson, chef du service secret britannique pendant la guerre.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — CZ-211, de l'Intelligence Service britannique, a accompli plusieurs missions, tant pour l'Angleterre que pour le service secret de France. Elle a montré dans l'accomplissement de ses missions beaucoup de courage et aussi une habileté qui l'a fait apprécier par ses chefs. CZ-211 n'a pas reculé devant les pires périls. Elle a vu mourir autour d'elle plusieurs collaborateurs adroits et dévoués. Pourtant, elle aime sa carrière. Un ami l'avertit qu'elle est devenue suspecte en Allemagne.

CHAPITRE VII

ROSEBLATT, GAUSCHER AND C^o

(Suite).

J'en éprouvai de l'effarement. Comment pouvaient-ils savoir ce que j'avais fait récemment?... Je n'en parlai pas à René, mais le harcelai de questions :

— Parlez !... Je ne comprends pas !...

— J'ai un ami qui a réussi à se faire embaucher parmi les espions ennemis de Bâle... Il m'a demandé si je connaissais une personne répondant à votre description et récemment arrivée de Mannheim...

— Et alors ? fis-je en fronçant le sourcil.

— Alors?... Votre départ précipité a paru louche : il coïncidait avec le meurtre d'une contre-espionne par un personnage avec lequel vous étiez en bons termes... Il est question de vous capturer et de vous faire repasser la frontière malgré vous. Une fois là-bas... dame... ce ne sera pas gai... Je crains que vous ne soyez repérée...

— Que me conseillez-vous de faire ?

— La seule chose possible. Partir sans retard... Quitter la Suisse... Le sol en est devenu trop brûlant pour vous... Tenez... Si rien ne vous en empêche, prenez le rapide pour Paris, ce soir-même...

Je fis mes adieux, au consulat, j'emportai toutes mes affaires dans mes valises. René m'attendait toujours. Il ne me quitta pas, le brave garçon... En veillant sur moi, il avait conscience de continuer l'œuvre de son maître, d'agir comme l'eût fait Flageot lui-même.

Jusqu'au départ du train, il resta à mes côtés.

Juste au moment où le convoi s'ébranlait, il me mit un objet de métal noir entre les mains.

— Tenez !... Cela peut vous servir !...

— Un revolver?... Dans quel but ?...

Il courait maintenant le long du quai. Il sauta sur un marche-pied, et, avant que la locomotive n'eût pris trop de vitesse, il eut le temps de me dire :

— Pas d'explications, mademoiselle... Gardez-le, je vous en conjure... Et si quelqu'un entre dans votre compartiment avant la frontière française, braquez le browning... Sans crainte des conséquences. Nous sommes en temps de guerre...

Il sauta. La machine poussa un sifflement aigu. Les roues tournèrent plus vite.

Dans le lointain, je vis René dressé de toute sa hauteur qui agitait frénétiquement sa casquette :

— Adieu !... Adieu !...

Je me calai dans mon coin, après avoir mis la lampe en veilleuse. Je veillai, l'arme cachée dans un repli de mon manteau, la main crispée sur la crosse. Personne ne vint, pas même un contrôleur.

René savait-il que tout intrus serait suspect ?

Seule, dans la nuit, une femme somnolait, un revolver à la main, prête à tirer pour défendre sa vie.

Et ce fut enfin la frontière !

Je poussai un grand cri de joie. J'aurais volontiers embrassé les douaniers français qui vérifiaient mes papiers. Enfin !... La France !... Un pays ami !

L'accent des gens autour de moi me parut la musique

la plus délicieuse, après avoir entendu tant de sonorités gutturales.

Arrivant d'une ville où tout fonctionnait au maximum — la guerre avait accru de façon extraordinaire la prospérité de Genève.

— Je trouvai la vie parisienne fort ralentie, par contraste. Les cafés fermés après dix heures, les restrictions de toute sorte me frappèrent douloureusement. Ici, le pays était en guerre : tout le rappelait.

Je fis quelques visites. Tout d'abord je m'en fus au quai d'Orsay. Est-il utile de préciser l'accueil chaleureux qui m'y était réservé?... Le commandant Pondéry me remercia avec effusion et me félicita du succès de ma mission.

— Je n'ai rien d'autre pour vous actuellement, ajouta-t-il, mais soyez certaine que je ferai appel à vous à la première occasion.

Je me levai pour prendre congé.

— Reposez-vous ! me recommanda le chef français. Vous l'avez bien mérité.

Me reposer?... Non. Ce n'était pas dans mon tempérament. Je n'avais eu que des succès jusqu'à présent. Mon métier me plaisait trop pour n'en point rechercher d'autres.

— Et si j'allais voir Fenton ? pensai-je tout à coup.

Fenton était en mission, me dit-on à l'ambassade britannique. Pas de chance !... Je demandai le colonel Bridges. Personne ne savait où il était...

— Eh bien, je m'en vais à Londres ! décidai-je.

Contre-espionnage

CHAPITRE PREMIER

FEMME DE CHAMBRE AU SAVOY-HOTEL.

Sans tarder, je m'embarquai pour la capitale anglaise.

De bureau en bureau, j'arrivai à celui de Sir Reginald Hall, le grand chef du service secret naval.

— Rien... Rien... Partout la même réponse.

Qu'il est donc difficile de s'occuper quand tout se ligue contre vous et qu'on brûle de se rendre utile !

En désespoir de cause, je décidai d'essayer du contre-espionnage. Aussi bien, cela me ferait oublier durant quelque temps en pays ennemi.

Le capitaine Spencer, qui s'occupait de la police militaire intérieure, me reçut courtoisement.

— J'ai justement besoin d'une collaboratrice, mademoiselle. Je suis ennuyé, depuis quelque temps, par les agissements d'une bande que je ne puis arriver à pincer en flagrant délit. J'imagine qu'une femme saura mieux que tout autre agent déployer des ressources d'esprit pour les faire tomber dans un piège.

— Avant de lier connaissance avec ces personnages, si besoin est, je préfère travailler dans l'ombre. Où sont-ils logés ?

— Au Savoy-Hôtel. Ils se prétendent Suédois.

— Fort bien. Je vais me faire engager comme femme de chambre ! suggérai-je, inspirée par le souvenir de ma redoutable servante de Mannheim.

Après entente avec la direction du Savoy, je fus affectée à l'étage d'un certain M. Palmgren, qui était le chef de tout le groupe.

Mon premier soin fut de passer une visite méticuleuse des bagages. Peut-être trouverais-je des lettres qui me mettraient sur la voie. J'attendis la sortie du suspect et commençai aussitôt.

Un collaborateur que je savais déjà dans la place jouait le rôle du portier. Il était chargé de me téléphoner dans la chambre même, dès que Palmgren rentrerait dans le hall.

Je ne trouvais pas ce que je cherchais. Cependant je n'avais rien omis. J'avais même fouillé la corbeille à papiers, qui est souvent le réceptacle involontaire de bien des secrets. Mais l'homme devait être sur ses gardes ; je demandai, alors que la chambre contiguë fut laissée inoccupée. J'en gardai les clés. Dès le lendemain, toujours en profitant des absences du faux Suédois, je perçai le mur à l'aide d'une vrille minuscule. Un vêtement pendu à une patère, au-dessus, cachait l'orifice de mon côté, et celui-ci aboutissant (j'avais pris mes précautions), entre l'espace étroit de deux meubles, chez le voisin, il n'y avait pas à craindre de surprises.

Je guettai ainsi, chaque soir, les faits et gestes du suspect. C'était une question de patience.

Un matin, comme Palmgren n'en finissait pas dans sa chambre, j'allai me poster à l'orifice de mon observatoire.

Il était assis à sa table et écrivait une lettre dont l'élaboration était fort lente. Ce devait être quelque chose d'important. Il multipliait les hésitations, les arrêts, les moments de réflexion entre chaque phrase, et son front plissé témoignait du travail qui se faisait dans son cerveau.

Il parapha, enfin, plia la feuille et cacheta l'enveloppe, puis sortit.

Je me précipitai immédiatement chez lui. Je fis tout d'abord semblant d'épousseter et de ranger.

Au bout de cinq minutes, je me décidai à agir.

Sur le buvard — un buvard tout neuf et d'une qualité spéciale, que je plaçais soigneusement dans le sous-main, chaque matin — l'empreinte toute fraîche de la lettre apparaissait. Certes, plusieurs lignes se chevauchaient d'autres étaient incomplètes, mais, à l'aide d'un miroir et avec quelque intelligence, on pouvait tout déchiffrer. C'est ainsi que je lus des mots.

Mais au diable !... c'était en Suédois ! Et je ne parlais pas cette langue !... Je m'emparai du buvard et l'emportai chez le capitaine Spencer, qui entendait tous les idiomes scandinaves.



Le Savoy-Hôtel de Londres, où CZ-211 remplit les fonctions de femme de chambre, faisant arrêter un dangereux espion allemand.

Il déchiffra :

« ... Ai vu lord Moulton, au ministère de la Guerre, mais je doute fort qu'il puisse nous faire obtenir les fournitures durant quelque temps. Il m'a dit qu'il lui était matériellement impossible d'expédier quoi que ce soit dans les circonstances actuelles... ». C'était tout.

POLICE MAGAZINE



DES ENFANTS SAUVÉS PAR DES POLICIERS

Pendant l'absence de leur mère, deux enfants avaient été intoxiqués par du gaz d'éclairage à New-York. Heureusement, des policiers arrivèrent à temps et purent, grâce à des appareils perfectionnés, rappeler à la vie les petites victimes âgées de neuf et dix ans.
(Pacific-Atlantic.)